

Ostrá, Růžena

[Pichoche, Jacqueline. Structures sémantiques du lexique français ;
Pichoche, Jacqueline. Précis de lexicologie française]

Études romanes de Brno. 1990, vol. 20, iss. 1, pp. 78-81

ISBN 80-210-0174-7

ISSN 0231-7532

Stable URL (handle): <https://hdl.handle.net/11222.digilib/113009>

Access Date: 28. 11. 2024

Version: 20220831

Terms of use: Digital Library of the Faculty of Arts, Masaryk University provides access to digitized documents strictly for personal use, unless otherwise specified.

souligner, a pu être reconduite par la recherche d'aujourd'hui dans le contexte de l'esthétique contemporaine (cf. Umberto Eco, Roland Barthes, la théorie de l'«œuvre ouverte», etc.).

Dans «La logique du meurtre dans Bruges-la-Morte de Georges Rodenbach» Ginette Michaux met en évidence la scansion du récit d'un côté par rapport à l'espace dans lequel il se déroule, et de l'autre côté par rapport aux procédés esthétiques que le romancier utilise et qui, chez Rodenbach, sont nettement marqués par l'idéalisme schopenhaueresque.

La manière dont l'espace vécu se reflète dans la composition et dans la langue de la poésie symboliste, est étudiée par Christian Berg dans «Max Elskamp et la syntaxe de la ville».

André Guyaux examine les poèmes en prose d'Émile Verhaeren du point de vue de la spécificité du genre en question («Les poèmes en prose d'Émile Verhaeren»).

Paul Aron montre dans son étude «Le symbolisme belge et la tentation de l'art social: une logique littéraire de l'engagement politique» qu'il est fréquent de déceler parmi les symbolistes, partisans d'un art raffiné, un engagement social et politique important qui se reflète, entre autres, dans leurs œuvres littéraires.

A ceci nous apporterions d'autres contributions importantes présentes dans le volume: «Les Sept Princesses ou la mort maeterlinckienne» (Christian Lutaud); «Maeterlinck et l'humour au second degré» (Stefan Gross); «La Chanson d'Eve de Van Lerberghe, un hymne nietzschéen?» (Koen Geldof et Vic Nachtergaele).

Malgré son caractère un peu hétérogène (on aborde le symbolisme de points de vue et de positions parfois trop différentes), ce volume est important et nécessaire parce qu'il signale les faits d'intérêt général qui, quelquefois, semblent être considérés plutôt comme phénomènes locaux d'une portée forcément limitée. (N'est-il pas étrange, par exemple, de noter que le *Dictionnaire des littératures de langue française*, Bordas 1984, en oublie même d'indiquer, dans le cadre de son exposé général sur le symbolisme, cf. pp. 2257–2260, les revues belges entièrement symbolistes, telles *La Wallonie*, *Floréal* et *Le Réveil*, qui, comme on sait, accueillait alors de nombreux symbolistes français?)

Les questions que l'on se pose pendant la lecture de ce volume, ont une fois de plus des dimensions à la fois historiques et contemporaines. Le symbolisme dont il est fait part ici, se veut belge: or, on sait, et Michel Otten le dit lui-même, qu'il existe plutôt et avant tout un symbolisme flamand et un symbolisme wallon. Cette originalité du symbolisme belge dont on parle et qui semble être évidente, n'a-t-elle pas donc quelque chose à voir avec le fait qu'elle concerne presque exclusivement les écrivains flamands qui, par un jeu compliqué de circonstances historiques, sociales et linguistiques étaient de langue française? Inutile d'aborder ici des questions éthiques et politiques. Après tout, la Belgique, n'a-t-elle pas toujours été, et n'est-elle pas aujourd'hui, un carrefour important des cultures germanique et francophone?

Ivan Seidl

Jacqueline Picoche, *Structures sémantiques du lexique français*, Nathan-Université, Paris 1986. 144 pages.

Précis de lexicologie française, Nathan-Université, Paris 1983. 181 pages.

On connaît J. Picoche comme auteur de l'excellent *Nouveau dictionnaire étymologique* (Tchou-Hachette 1971) et comme spécialiste en dialectologie picarde. Les deux ouvrages dont nous allons parler la présentent comme lexicologue.

Dans les *Structures sémantiques du lexique français*, l'auteur se propose de démontrer l'utilité qu'il y a de distinguer les homonymes des polysèmes dans une description synchronique. La pertinence d'une telle distinction a souvent été mise en doute ces derniers temps par les lexicologues modernes, tant structuralistes que générativistes, qui – implicitement ou explicitement – sont de l'avis que la polysémie est réductible à l'homonymie. Sachant que la polysémie remplit souvent en français le rôle qui, dans d'autres langues, revient à la dérivation et autres procédés de la formation de mots, un linguiste moins moderne a de la difficulté à s'accommoder d'une telle opinion, car la polysémie lui apparaît non seulement comme un facteur important de la structuration et de l'enrichissement du lexique conçu comme un inventaire des significations, mais aussi comme quelque chose dont, spontanément, on tient compte dans le fonctionnement du langage.

J. Picoche, elle, refuse de confondre la polysémie et l'homonymie. Cette dernière n'est qu'un accident linguistique, tandis que les mots polysémiques représentent pour cette linguiste « de puissantes machines sémantiques extrêmement perfectionnées » et absolument indispensables pour le fonctionnement normal de la langue. Et elle entreprend de découvrir les règles selon lesquelles ces machines fonctionnent. Pour le faire, elle adopte la procédure guillaumienne qui permet de rendre compte du passage du niveau psycho-systématique, donc intuitif et prélexical, au niveau psycho-sémiologique qui rend, de façon plus ou moins réussie, ce qui a été construit au niveau précédent. De cette façon, elle évite la démarche habituelle qui aborde la sémantique à travers la syntaxe et qui conduit fatalement à la méconnaissance de la spécificité des mécanismes sémantiques.

Pour commencer, J. Picoche explique quelques notions de base de la théorie guillaumienne, telles que *cinétisme* (= trajectoire sémantique permettant, pour un signifié, plusieurs *saisies*, dont chacune produit un effet de sens, c'est-à-dire une acception d'un mot polysémique; au début du cinétisme, les saisies sont *précoces* et sémantiquement pauvres; en approchant du terme du cinétisme elles deviennent intermédiaires, puis *tardives* en se faisant sémantiquement plus riches, la dernière saisie possible étant plénère), *subduction* (= rapport des saisies précoces à la saisie plénère) et *signifié de puissance* (= toute construction sémantique capable de révéler l'unité d'un polysème et existant exclusivement au niveau du système). Etant de l'ordre du virtuel, le signifié de puissance ne s'actualise que par l'effet du discours. Les monosèmes sont susceptibles d'un seul type d'actualisation, tandis que les polysèmes se prêtent à des actualisations diverses. Le signifié de puissance doit permettre de distinguer les homonymes des polysèmes et de donner une ordonnance raisonnée aux diverses acceptions d'un polysème, de « ramener le multiple apparemment hétéroclite à une certaine unité ». Sa construction est une opération totalisante, dont le résultat — la saisie plénère — est quelquefois plus facile à rendre à l'aide d'un dessin schématique que par des mots.

En dehors de cette introduction théorique et terminologique, le livre comporte trois parties consacrées à des applications pratiques des procédés proposés. La première est consacrée à l'analyse de quelques signifiés de puissance en synchronie: on y distingue les signifiés de puissance à cinétisme unique et à cinétismes multiples, à subduction et sans subduction, en prenant comme point de départ tous les emplois du mot respectif documentés par des exemples tirés de l'usage banal et contemporain. Et voilà que les instruments d'analyse proposés s'avèrent très efficaces pour organiser les 30 acceptions du verbe *entendre* et les 32 acceptions du verbe *voir* en des structures polysémiques uniques et perceptibles comme telles. On apprend, en outre, que les emplois ambigus n'ont rien qui puisse mettre dans l'embarras un lexicologue doué d'imagination sémantique: ils apparaissent comme des arguments majeurs à l'encontre du traitement homonymique d'un mot. De même les archaïsmes, les locutions figées et autres emplois marginaux sont considérés comme particulièrement révélateurs du sémantisme profond des lexèmes respectifs.

La deuxième partie du livre est consacrée à l'examen diachronique du signifié de puissance. On y étudie les étapes successives de la formation d'un signifié de puissance (*plateau*), l'évolution d'un autre (*intérêt*) et, sur l'exemple des verbes *entendre*, *ouïr* et *comprendre*, on démontre comment certains remaniements lexicaux sont explicables par la concurrence de plusieurs signifiés de puissance. On y traite aussi des homonymes et de la disjonction des polysèmes pouvant aboutir à l'homonymie, ainsi que des facteurs qui favorisent ce processus (métonymie, disjonction sémantique des dérivés, emprunt et, surtout, argot).

Dans la troisième et dernière partie, l'auteur soumet à l'examen non plus des lexèmes isolés, mais différents groupements de lexèmes, c'est-à-dire différents champs lexicaux. Ici encore, son attention se concentre notamment sur l'étude des ressources sémantiques du lexique et sur le fonctionnement du lexique dans le discours. Elle examine tout d'abord les *champs génériques* (que d'autres appellent conceptuels ou onomasiologiques) et les *champs actanciels* (appelés syntagmatiques chez d'autres). Ces deux catégories de champs, tout différentes qu'elles soient les unes par rapport aux autres, ont pour caractère commun la démarche onomasiologique qui les empêche de prendre en considération le contenu entier d'un polysème: elles s'attachent nécessairement à l'une — ou à quelques-unes — de ses acceptions, ce qui conduit à la disjonction. Cependant, toutes les acceptions d'un mot polysémique se trouvent naturellement reliées les unes aux autres au sein d'un signifié de puissance. C'est donc à partir du signifié de puissance que l'auteur construit son *champ puissance* qui, dans l'examen des rapports sémantiques entre les mots, s'attache à comparer les signifiés de puissance, c'est-à-dire la polysémie de ces mots et la façon dont elle est organisée. L'auteur construit ainsi avec beaucoup d'ingéniosité le

champ puissanciel de *voir, lumière, clair* et antonymes, celui des verbes *savoir* et *connaître*, etc. Cela lui permet d'apporter les solutions d'une simplicité étonnante à certains problèmes de paronymie et d'évolutions sémantiques inattendues. L'examen comparé de signifiés de puissance s'avère, donc, un instrument efficace d'analyse sémantique. Il nous semble, toutefois, que c'est là un instrument que peu de linguistes seraient capables de manier avec la même virtuosité.

Les *champs de métaphores*, enfin, regroupent systématiquement un type très fréquent d'acceptions subduites en traversant perpendiculairement les champs puissanciels et en faisant voir de quelle manière l'esprit se forge les outils pour la connaissance abstraite.

Les champs, quels qu'ils soient, sont des ensembles plus ou moins arbitraires. Pour cette raison, une étude détaillée des polysémies devrait toujours précéder leur construction. La recherche du signifié de puissance apparaît ainsi comme une étape obligatoire et inévitable de toute recherche lexicologique. Ce parti-pris décidément sémasiologique devrait permettre au chercheur d'entrevoir les voies inconscientes de l'organisation de la polysémie, «de mettre en lumière les structures mentales qui sont les nôtres sans que nous en ayons toujours conscience.» Le caractère inattendu de ces structures — qui sont très différentes de l'agencement conceptuel élaboré dans la philosophie et dans les sciences — est lié au fait que le langage en général, et le lexique en particulier, assure la liaison entre la conscience prélinguistique („sorte de nébuleuse sémantique prélexicale“) et la conscience claire. Ainsi, l'étude des signifiés de puissance peut apporter beaucoup de renseignements sur l'histoire mentale de l'humanité.

La conception de J. Picoche — qui peut paraître audacieuse à premier coup d'oeil — est d'une grande efficacité pédagogique: même si l'on n'est pas doué de l'extraordinaire imagination sémantique de son auteur, on peut tirer parti, dans les exercices de lexicologie, des modèles de signifiés de puissance qu'elle propose et qui sont toujours construits à partir des emplois divers du lexème. Ils découlent de ces emplois et on n'a jamais l'impression que l'on ait fait plier le choix des acceptions aux besoins de la théorie. Ce n'est pas là la moindre qualité de ce beau petit livre dont la lecture ne saurait être assez recommandée à une époque où les lexicologues ont tendance à succomber à la tentation homonymique, où la disjonction — intentionnelle et justifiée par la théorie — de différentes acceptions des mots polysémiques devient monnaie courante, où l'on semble oublier que la polysémie est non seulement la condition normale des mots de langues naturelles, mais qu'elle est en même temps l'une de leurs principales gloires. Dans son ouvrage, J. Picoche a su le rappeler avec force, tout en poursuivant les fins pratiques de l'enseignement lexicologique.

Ces fins pratiques sont aussi celles du *Précis de lexicologie française*, plus ancien en fait que l'autre ouvrage, mais caractérisé, lui aussi, tant par la présence permanente de la préoccupation pédagogique que par l'intérêt théorique.

J. Picoche cherche à répondre à la question si le lexique peut être l'objet d'un enseignement méthodique et si, pour cet enseignement, il serait possible de concevoir des exercices comparables à ceux dont on se sert dans l'enseignement de la grammaire. La réponse est affirmative, mais avant d'y venir, l'auteur discute certains problèmes théoriques, car elle est convaincue que l'enseignement rationnel du vocabulaire dépend des solutions apportées à ces problèmes.

Le premier chapitre du livre est consacré au signe lexical. Pour le désigner, l'auteur s'en tient au terme de *mot* (au lieu de celui de *lexie, syntème* ou *unité syntagmatique* que l'on a pris l'habitude de lui substituer depuis un certain temps) pour désigner l'unité de fonctionnement de même que l'unité graphique. Pour les lexies graphiquement complexes, elle emploie le terme de *mot graphique*. Cela correspond à sa volonté déclarée de se servir, tout au long de son exposé, d'une terminologie claire et «classique» que l'on comprend intuitivement sans être obligé d'étudier au préalable un inventaire terminologique exclusif. C'est ainsi que nous avons compris l'intention de l'auteur et nous l'en félicitons; cependant, il ne nous semble pas certain que le terme de *lexie* ne soit déjà entré dans les sphères classiques de la terminologie linguistique.

Le chapitre II traite dans sa première partie du lexique en tant qu'instrument qui, à l'aide des mots, découpe l'univers en catégories, se découpe présentant de légères différences d'une langue à l'autre. C'est aussi à cause de ces différences qu'il est utile d'insister sur l'opposition de la valeur et de la signification des mots d'une part et, d'autre part, sur l'existence des soi-disant universaux sémantiques qui permettent de passer d'une langue à une autre par la traduction. La deuxième partie du chapitre est consacrée à l'opposition entre lexique et vocabulaire et à l'intérêt théorique du français fondamental.

Le chapitre III examine le mot dans le fonctionnement du discours, la combinatoire sémantique et l'influence du contexte (linguistique et situationnel) dans la construction et dans l'interprétation du

message, ainsi que dans l'actualisation du mot et dans sa relation au référent. La terminologie et la méthode employées sont celles de la grammaire générative.

Dans le chapitre IV, le plus vaste, l'auteur parle des champs lexicaux sémantiques qu'elle définit comme lexicaux pour les distinguer des structures sémantique non lexicales (tels les paradigmes flexionnels) et comme sémantiques pour les séparer des structures lexicales non sémantiques (tels les articles d'un dictionnaire des rimes). Elle les classe selon le rapport entre le signifiant et le signifié et respecte en gros la division en champs sémasiologiques (un signifiant- plusieurs signifiés) et onomasiologiques (un signifié — plusieurs signifiants). En parlant des champs sémasiologiques, elle signale la tendance à la multiplication des homonymes découlant du parti pris résolument synchronique qui détache les unes des autres diverses significations de mots polysémiques, ce parti pris étant en même temps une conséquence naturelle de l'application des procédés générativistes; elle mentionne ensuite l'existence d'une tendance opposée et peu courante visant au regroupement polysémique. Les familles de mots sont définis comme champs sémasiologiques à plusieurs signifiants.

Dans la division consacrée aux champs onomasiologiques, elle a soin tout d'abord de distinguer nettement les champs associatifs (du type des champs notionnels de G. Matoré) qui sont des ensembles de mots fréquemment associés et sont, donc, de l'ordre du syntagme, des champs génériques qui sont de l'ordre du paradigme (ils sont souvent appelés champs conceptuels). Les différences entre divers types de structures onomasiologiques proprement dites sont mises en rapport avec différents types d'oppositions sémantiques. Leurs noms (o. privatives ou équipollentes) de même que d'autres éléments de l'appareil notionnel employé (*marque, neutralisation, sème, sémème*, etc.) sont empruntés à la phonologie, tandis que les types de rapport hiérarchique existant entre les mots d'une structure lexicale sont dénommés à l'aide de la terminologie logique (*genre prochain, hyperonyme, différence spécifique*, etc.). L'auteur réussit ainsi à donner de la rigueur aux distinctions qui existent entre microstructures différentes (entre champs conceptuels et structures antonymiques par exemple) et à celles qui opposent les membres de ces structures, tels les synonymes.

Le chapitre V s'occupe de la définition, ce «couronnement du travail de lexicologue». Il précède la dernière division du livre comportant des suggestions d'exercices. Ceux-ci sont destinés à apprendre aux élèves à manipuler les mots, à consulter les dictionnaires de façon efficace et à découvrir les rapports sémantiques entre les mots. Ils sont destinés, en principe, aux classes de lycées, mais on pourrait les utiliser avec profit dans l'enseignement universitaire dans les pays non francophones.

En dehors d'une bibliographie de base introductive, le livre comporte d'abondantes indications bibliographiques données au fur et à mesure des problèmes discutés. La présentation de la problématique lexicologique est très objective et tient compte des procédures de recherche différentes: structuraliste, générativiste et aussi guillaumienne. Cette objectivité n'empêche pas l'auteur d'adopter des positions nettes au sujet de problèmes discutés. Le texte est complété de nombreux tableaux, grilles et schémas servant à rendre l'exposé clair et facile à comprendre et à utiliser, le cas échéant, aux fins pédagogiques. Le choix de la terminologie employée vise le même objectif.

Le Précis de lexicologie français est un manuel de qualité, plein d'idées originales et d'appréciations judicieuses. On ne peut que le recommander non seulement aux professeurs, qui apprécieront probablement surtout les exercices, mais aussi à tous ceux qui veulent se faire une idée d'ensemble des problèmes de lexicologie.

Les deux livres que nous venons d'analyser présentent J. Picoche comme une linguiste que son intérêt pédagogique pratique n'empêche pas de traiter, à un niveau théorique remarquable et avec une grande érudition, les problèmes fondamentaux de la lexicologie synchronique et diachronique et qui ne craint pas de proposer des méthodes d'analyse originales et fécondes.

Růžena Ostrů

Lars-Göran Sundell: La coordination des propositions conditionnelles en français contemporain. Uppsala, Acta Universitatis Uppsaliensis, 1985, 138 p.

Lorsque deux propositions conditionnelles, dont la première est introduite par *si*, sont coordonnées, deux possibilités se présentent: ou bien la seconde proposition est introduite par *si*, ou bien elle est introduite par *que* suivi d'un subjonctif; la grammaire normative est formelle sur ce point.